

Robert Nicolai. *La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, 2011, 160 pages, Paris: L'Harmattan.

Cet ouvrage est le quatrième d'une tétralogie (dont les trois premiers volumes sont: Nicolai 2000, 2003, 2007) écrite en réaction à l'hégémonie d'une *doxa* fort répandue, y compris dans les milieux scientifiques, qui veut que les langues soient des objets si pétris de matérialité, de grammaires comparables pour les desseins de la grammaire comparée, d'essentialisme ethnique ou national, de prédisposition au corrélationisme génétique ou géographique, que leur réification aboutit au terme de l'analyse à une pétrification, à la vaste minéralogie d'un monde désolé, qui n'en recèle pas moins des perspectives illimitées pour de grands projets voraces en crédits et en prestige. Dans ce monde réifié, ontologisé de manière discrète à l'aide de faisceaux d'isoglosses ou de frontières ethniques, politiques, géohistoriques, quadrillé, parcouru sans relâche par des arpenteurs ethnologues, linguistes, ethnohistoriens, le chercheur est assuré d'explorer un monde où les progrès des connaissances, aussi infalsifiables qu'incontestables, justifient avec une imperturbable circularité les hypothèses formulées en amont, et fascinent à coup sûr le grand public, toujours plus friand de rêves de Genèse et de passé profond dans un monde dont les équilibres écologiques sont en perdition. Cet essentialisme hérité du naturalisme, de l'évolutionnisme et du scientisme de l'époque romantique, mais aussi de l'ordre colonial, avec ses traditions de cartographie des aires indigènes et ses multiples tentatives de classification et de datation glottochronologique des langues du monde, a fini par susciter au seuil du 21^{ème} siècle un salutaire scepticisme, qui a pris les formes d'une remise en cause des prémisses de cette *doxa*. L'une des formes les plus radicales de cette réaction consiste à affirmer, de manière quelque peu paradoxale pour des linguistes, que « les langues n'existent pas ». Malheureusement, le remède s'est dans certains cas avéré aussi nocif que le mal, et l'anti-essentialisme en sociolinguistique en particulier, a pu chez certains épigones aboutir à des formes tout aussi totalisantes ou totalitaires que le scientisme qu'ils combattaient.

La tétralogie de Robert Nicolai a procédé tout autrement: moins par une excommunication de l'essentialisme évolutionniste en linguistique que par une réfutation argumentée, à partir de la déconstruction de l'hypothèse nilo-saharienne, saisie en tant qu'étude de cas relevant du domaine d'expertise de l'auteur. En sapant une pièce de l'édifice positiviste de la classification des langues africaines, Nicolai a su faire trembler le monolithe de la *doxa* en pointant les failles de la méthode.

Ce n'est cependant qu'en lisant l'épilogue – qualifié de « postface » par l'auteur – de ce dernier volume de la tétralogie de Robert Nicolai que le lecteur mesure, de manière rétrospective, que le petit ouvrage qu'il vient de lire, qui met en scène aussi bien l'aventure publicitaire de la Mère Denis, lavandière promue égérie d'une marque de machines à laver, en 1975, et de son avatar tardif, le fiasco du Père Denis, autorité tutélaire d'une encyclopédie des savoirs dix ans plus tard, ponctuée de sa masse épistémologique compacte ce parcours critique des *doxas* essentialistes de la linguistique moderne. Entre autres figures, il aura rencontré Michel Foucault, Ernst Cassirer, Émile Benveniste, Erving Goffman, John Gumperz, Jacques Lacan, Charles Peirce, Paul Watzlawick, Gregory Bateson, auxquels la conception de cet ouvrage doit beaucoup, tout en transcendant leurs concepts. Il n'est aucune des notions les plus connues de ces auteurs qui ne subisse une transformation profonde dans la potion qu'a concoctée Robert Nicolai: la notion de *cadre de l'expérience*, chère à Goffman, sort enrichie en tant que *cadre communicationnel* (symétrique, asymétrique, fermé, ouvert), la notion de norme interactionnelle peut être présentée,

re-présentée (selon la logique de différence et répétition, cf. Deleuze), ou représentée, pour s'harmoniser ou se fondre dans des systèmes de règles actualisantes, d'adéquation projective, d'orientation téléologique, identifiantes, impliquées, non-assignables, présentées, représentées), qui se démarquent de la théorie pragmatique de John Searle en ce que la perspective retenue concerne la dynamique de transformation des construits sémiotiques plutôt que leur caractérisation en tant que faits institutionnalisés. Les participants du processus de communication se divisent entre acteurs réguliers (qui présentent, re-présentent, contrôlent et font circuler des normes et des représentations afférentes) et séculiers (les usagers, récepteurs mais aussi à leur tour interprètes de ces inputs). Les deux qualités, « régulier » et « séculier » ne forment pas une dichotomie, mais une dualité inhérente à la participation au procès de la construction sémiotique: nos démarches dans les transactions autour du signe et de la mise en sens relèvent tour à tour ou de manière synchrone de l'action régulière ou régularisante (voire normative ou introduisant des effets normatifs) et de l'action séculaire ou simplement actuante (autrement dit d'une praxis centrée hors des questions de norme ou de normification). Les *représentations*, qui sont des construits sémiotiques issus d'un travail sur le signe et sur les énoncés que Nicolai dénomme *thématisation*, se cristallisent en *normes*, qui vivent dans un équilibre relatif en fonction du *consensus* que les différents acteurs entretiennent à leur sujet.

Déplions d'emblée deux termes, intensément compactés dans *La construction du sémiotique* (désormais LCS): par *sémiotique*, Robert Nicolai entend un espace à trois paliers triangulés, par *normes*, il entend une polarité entre règles constitutives, ou règles d'orientation téléologiques et règles d'adéquation projective, qui se distinguent de la théorie des actes de langage selon John Searle (1972) par la fonction dynamique des règles d'adéquation projective que l'on ne trouve pas chez Searle. L'étagement du complexe sémiotique chez Nicolai associe à l'étage supérieur les contraintes discursives liées à l'historicité qui entretient des relations d'homéostasie plutôt que d'immanence (cf. Foucault), l'actualisation de l'hétérogène dans la variabilité des représentations qui assure la plasticité des formes et des relations, la sémiotisation qui manipule et recompose les signes, qui ne cesse de régénérer et de modifier le système d'unités fonctionnelles. Plasticité et (re)componentialité des signes, téléologie et adaptabilité des systèmes de normes. C'est dans cette (re)convertibilité et cette modulation des contraintes des systèmes de signes et des normes d'actualisation et d'interprétation que les langues puisent leur capacité de régénération, de changement rapide et sériel qui fait de l'ontologie du sémiotique un ordre de complexité substantiellement différent de l'ordre du vivant – et c'est d'ailleurs pour cela que les langues ne sont en rien comparables à des organismes vivants, contrairement aux rêves du scientisme naturaliste ou évolutionniste en linguistique.

L'hétérogénéité et la variabilité de ces produits de l'interaction entre sujets parlants et agissants rétroalimenter en permanence le système, dans une logique de co-construction *énonciative, interactive, ludique et distanciée*.

On peut encore dépasser ce niveau descriptif pour transposer davantage la révision implicite du schéma de la communication dans LCS, cette fois-ci en termes de systémique de Soi et d'Autrui comme variables majeures (et l'ambivalence des acteurs réguliers et séculiers continue de jouer ici encore, le soi contenant ou tenant à distance de l'autrui, qu'il régule ou qu'il pratique par adaptation tactique ou par degrés d'empathie). Aux fonctions de la communication succèdent des classes d'actes de langage et donc des actions ou des opérations pragmatiques. La thématization négociée entre moi et l'autre, sous forme de signes et de sens présentés et re-présentés, produit des construits sémiotiques, équivalents des messages dans le schéma de la communication jakobsonien. Les jeux de rôles équivalent aux *codes* et aux *normes* de ce schéma bien connu.

Les construits, itérativement présentés et re-présentés, appropriés et réappropriés, mis en scène par théâtralisation, constituent la trame de l'espace sémiotique sous les multiples formes que ces transactions induisent, trame qui correspond à la fois au contexte et aux mondes de vérités que forment les mouvements du consensus au sein d'une société. La distanciation, entre acteurs, entre rôles, entre mondes de vérité, agit à la fois comme filtre, comme régulateur et comme transformateur, qui rétroalimente, transfigure ou élimine du système les complexes de signes et le sens, perpétuellement négocié.

Polyvalent, puissant et robuste, le modèle décrit dans LCS s'avère potentiellement heuristique aussi bien pour analyser le changement linguistique, l'interférence ou l'alternance codique en situation de contact de langues, les chausse-trappes de la doxa essentialiste en linguistique ou en ethnologie, que l'analyse conversationnelle. Le modèle se doit d'être d'autant plus polyvalent et robuste que Robert Nicolai postule que la variation et l'hétérogénéité des répertoires (autrement dit, des codes, des normes et des rôles) sont *potentiellement* non-finies. Par un double mouvement de jonction des espaces discursifs et représentationnels (et donc, psycho-sociaux), l'auteur *sémiotise la langue* et *grammaticalise le signe*. Ou plutôt, il énonciativise le signe. Cette fusion ou cette (ré)unification est l'une des conséquences majeures de ce qu'il appelle le *procès*¹ de thématization, dont l'analyse de l'émergence du « concept » publicitaire (terme qui aurait infiniment chagriné Gilles Deleuze) de la Mère Denis, de sa réappropriation et manipulation à travers la campagne du « Père Denis », constitue un cas d'école. Un tel processus² se déploie en cinq temps : 1) instrumentalisation d'une stéréotypie (la lavandière comme parangon de l'expert en buanderie), 2) création d'une formule, d'un *motto* ou slogan, qui permet de prédiquer autour de « La Mère Denis lavandière », 3) émergence d'une convention de symbolisation (on retrouve là la logique du consensus, évoquée plus haut), 4) reprise ou transfert du thème (rethématisation) à travers de multiples applications, reformulations et hybridations possibles de la formule comme « Nous sommes toutes des Mères Denis », confirmant la stabilisation et l'appropriation du signe initial (symbolisé par S* dans l'argumentaire de l'auteur), 5) la transthématisation qu'implique la campagne publicitaire analogiquement formée et formulée sur le « concept » du « Père Denis », faisant allusion à un Diderot « cool » aux lunettes fluorescentes, tête d'affiche d'une thématization ratée, qui n'obtiendra pas le consensus attendu. Le « concept » de « Mère Denis » a si bien vécu sa première thématization (ou sémiotization) qu'il a généré des énoncés multiples, des paraphrases et des interpolations syntagmatiques (« La Mère Denis a choisi cette marque » / « nous sommes tous des X » = > « nous sommes toutes des Mères Denis »), selon la logique de l'autodélocutivité de J-Cl. Anscombe (1979).

Cette conception holiste de la langue, où celle-ci fait feu de tout bois, ou qui fait langue de tout signe à travers le *procès* de thématization – un agir représentationnel et sémiotique, qui fait pendant à l'agir communicationnel d'Habermas –, à travers l'activisme des acteurs, qui sont d'ailleurs acteurs autant comme sujets agissants que, dans le sens goffmanien, metteurs en scène de la vie quotidienne et de leur répertoire quotidien, permet à Robert Nicolai de faire l'économie du sophisme qui voudrait que « la langue n'existe pas ». C'est sans doute sur l'intuition du caractère non-fini des répertoires, sur ce « feuilletage », selon le terme utilisé dans LCS, que joue ce

¹ L'auteur évite avec soin tout au long de l'ouvrage d'utiliser le terme de *processus*.

² Nous préférons ce terme, à moins que par *procès*, Robert Nicolai n'entende les avatars et la complexification d'un *prédicat* ou d'un *procès*, en termes d'*action*, conformément à sa vision de l'*activisme* des acteurs.

rétablissement de la linguistique, par la traversée du sémiotique autant que par la traversée de l'empirique. Le feuilletage est, selon Robert Nicolaï, « l'ensemble des ressources du *répertoire non-fini* susceptible d'être utilisé dans sa re-élaboration continue de formes linguistiques et d'usages langagiers nouveaux. La métaphore du *feuilletage* permet d'appréhender la superposition et la multiplicité de ces formes sans leur attribuer a priori une 'homogénéité' structurelle au sens où une telle qualité est présupposée dans une description structurale, ni une valeur 'essentielle' au sens où elle serait présupposée pour une identification collective. C'est une notion qui concerne des objets sémiotiques construits dans l'interaction » (définition p. 154-155). Robert Nicolaï choisit donc de parler de *tissu communautaire* plutôt que de *communauté linguistique*, de *texture* plutôt que de *frontière*, de *trame* plutôt que de *parties* et de *totalités*³.

Le concept de *frontières* est un lieu stratégique de la reconstruction conceptuelle que propose Robert Nicolaï dans LCS : si la frontière définit la clôture totalisante par excellence dans la doxa, si elle introduit du fini dans le non-fini, si les frontières font émerger des ruptures, des coupures, des limites, des hiatus, le discontinu peut se redéployer comme une topologie fermée, cloisonnante, clôturante, qui enferme des essences et fait émerger des totalités. La notion de « feuilletage », quoique séduisante, n'a rien d'autre à opposer à l'autorité des frontières dans la doxa que sa multidimensionnalité en forme d'hologramme, qu'on aurait tôt fait de qualifier de métaphore et de concept mou. Robert Nicolaï se débat avec une liste à la Prévert, entre les trois formes de la frontière : matérialité des paysages, évidence de la mémoire collective, construction par les catégorisations psychosociales et discursives : « la frontière ? C'est une non-notion, une nécessité, un outil, une construction, un fait incontournable. C'est un présupposé à la saisie des phénomènes, c'est une référence pour leur compréhension, c'est une implication, c'est une matérialité conjonctuelle » (p. 98). L'auteur résout en partie cette aporie, qui veut que la frontière reste un concept heuristique en tant que liminalité ou comme linéament idéal, plutôt que comme délimitation ou comme tracé qui permet de dessiner des aires, des zones et des centres dans une topologie sémiotique, discursive et historique. Pour Robert Nicolaï, la frontière est un *cadre*, un jeu ou une *séquence sérielle*, une opération de mise en équipollence ou, quitte à l'atomiser, de fractalisation. Dans la mesure où la frontière est à la fois une matérialité physique, une évidence psychosociale et un construit heuristique ou mémoriel, et qu'elle résulte du savoir agissant des participants, de l'activisme des acteurs, qu'elle porte sur des normes, des représentations et des consensus, il ne saurait y avoir de frontière qu'énonciative, interprétative, voire ludique et théâtralisée. La frontière est une *distanciation* davantage encore qu'une *distance*. Un procès davantage qu'un tracé, une reconfiguration, un déplacement, plus qu'une coupure ou qu'une rupture. Elle est donc avant tout une forme, bien plus qu'une substance, une expression bien plus qu'un contenu. C'est un concept dynamique plutôt que statique, qui n'a de raison d'être que par la variabilité et l'hétérogénéité de ses attributs, comme toute thématization. La frontière

³ Or, on sait combien c'est dans la relation de la partie au tout que se fait actuellement le grand *procès* (cette fois, en termes kafkaïen, au sens de *trial* plutôt que de *process*) du structuralisme : structure et totalité (cf. Sériot 1999), la structure comme totalité, et de là, le structuralisme comme doctrine totalisante et totalitaire. Or, c'est un faux procès qui se joue-là. On reconnaît le structuralisme à bien d'autres propriétés qu'à cette dichotomie triviale entre la partie et le tout, ou qu'un monisme totalisant (cf. Deleuze 1967, 1969), et tous les commentateurs déconstructivistes contre le « formalisme structuraliste » n'ont généralement pas saisi les nuances de la critique que propose Patrick Sériot de ce que fut une forme de structuralisme en linguistique à un moment donné et dans des lieux donnés de l'histoire des idées en Europe.

est sans doute même, en extrapolant, car ce n'est pas ce que dit Robert Nicolăi, la thématisation par excellence, ou du moins, la forme de thématisation la plus résolument topologique et emblématique à la fois, ce qui en fait un chiffon rouge pour les chercheurs en science sociale ou les linguistes.

On voit donc que LCS de Robert Nicolăi, sous l'aspect déroutant d'un modeste petit essai, qui ne révèle sa fonction stratégique au sein d'une tétralogie déconstructiviste de la doxa en linguistique contemporaine qu'à l'occasion d'un discret épilogue, s'avère être en réalité un cristal théorique, une modélisation en forme de prisme, une épure d'une telle densité et d'un tel degré d'abstraction, malgré l'esprit ludique qui en traverse les sentiers, de la mère Denis à la castagne d'Ouassila, en passant par la parole de Moussa en français d'Abidjan, qu'il s'agit probablement d'un des essais les plus pertinents, les plus stimulants et les plus polyvalents qu'aient produit la traversée empirique de l'hétérogénéité du contact de langues. Une contribution importante à la sociolinguistique sur plusieurs échelles d'application, de la macrosociolinguistique de l'aménagement des langues à l'analyse interactionnelle ou conversationnelle. En outre, ce stimulant petit essai est parcouru par une vibration continue, comme un vent frais qui fait tourner les pages: l'humour, ou la *wittiness*, qui participe de la légèreté d'une pensée soutenue, pour paraphraser l'insoutenable légèreté de l'être kundérienne.

Un glossaire (pp. 151-160) clôt cet ouvrage, renforçant son caractère didactique. Mais la clôture la plus opportune réside dans la postface qui, comme l'épilogue d'une nouvelle de J. L. Borges ou de J. Cortázar, incite à relire de bout en bout cet ouvrage, qui se nourrit autant de rétrospection que la systémique qu'il déploie s'alimente de rétroaction entre non seulement les *mots* et les *choses*, comme le suggérait l'archéologie du savoir de Michel Foucault, mais entre les *discours* et les *signes*. Le vent reprend alors ses tours, de la fin vers le début de cet essai. En le relisant, il semble que les concepts ont encore bougé pour avancer, mus par leur dynamique heuristique.

Jean Léo Léonard (Institut universitaire de France et Université de Paris 3)

Références

- Anscombe, Jean-Claude 1979. « Délocutivité généralisée et rapport syntaxe/sémantique ». In: *Recherches Linguistiques* 8: 5-43.
- Canut, Cécile 2007. *Une langue sans qualité*, Limoges: Lambert-Lucas.
- Deleuze, Gilles 1967. "A quoi reconnaît-on le structuralisme?". In: Châtelet, F. (éd.) 1973. Histoire de la philosophie, VIII. Le XXe siècle, Paris: Hachette <accessible en ligne sur <http://www.structuralisme.fr/>, accès le 7 juin 2011>.
- Deleuze, Gilles 1969. *Logique du sens*, Paris: Minuit.
- Nicolăi, Robert 2000. *La traversée de l'empirique: Essai sur les représentations de l'évolution des langues*, Paris: Ophrys.
- Nicolăi, Robert 2003. *La force des choses ou l'épreuve 'nilo-saharienne': Questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*, Köln: Köppe.
- Nicolăi, Robert 2007. *La vision des faits: De la posteriori à la priori dans la saisie des langues*, Paris: L'Harmattan.
- Searle, John 1972. *Les actes de langage*, Paris: Hermann.
- Sériot, Patrick 1999. *Structure et totalité*, Paris: P.U.F.